

LETTRES FAMILIÈRES

III

Amplius lava me ab iniquitate
mea, et a peccato meo munda me.
Quoniam iniquitatem meam ego
cognoço, et peccatum meum contra
me est semper.....
Ecco enim veritatem dilexisti ;
incerta et occulta sapientie tue
manifestasti mihi.....
Averte faciam tuam a peccatis
meis ; et omnes iniquitates meas
delece.
Docebo iniquos vias tuas ; et im-
pii ad te convertentur.

PSAUME 50.

J'entre aujourd'hui dans le vif de mon sujet, non sans appréhension. Je redoute, pour les développements qu'il exige, une prolixité qui me paraît inévitable et que mon inhabileté littéraire ne me permet pas de corriger. Je reconnais aussi mon insuffisance à rectifier le désordre qui menace la disposition de mon travail, désordre imposé, dans une certaine mesure, par la multiple diversité de mes préoccupations, ainsi que par la rapidité avec laquelle je suis forcé de procéder, et, dans une mesure plus forte encore, par la pression tumultueuse des pensées qui s'agitent en moi pour s'y pratiquer une issue et se répandre au dehors. Je compte sur l'indulgence du bienveillant lecteur et je prie Dieu, dont je me crois, — malgré l'indignité que je me reconnais dans les citations composant mon épigraphe, — l'humble et faible truchement, de me continuer son assistance afin que je ne m'écarte point de la voie que je me suis tracée sous son regard protecteur ; afin, aussi, que je fasse de cette matière importante, dans un esprit fraternel et chrétien, un examen rigoureusement impartial et calme ; afin, surtout, que je ne m'attribue aucun mérite personnel d'une inspiration dont je suis et dont je sens que mon âme, rachetée, n'est que le faible instrument ;

Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore,

ainsi que l'a dit le grand voyant qu'était V. Hugo. Je tiens à renouveler dès l'abord l'hommage que j'ai dû rendre, dans la plus complète sincérité de mon cœur, à la probité et aux vertus qui distinguent la très grande majorité des membres du sacerdoce pris individuellement et en dehors de tout esprit de corps ; mais je m'assigne pour tâche de faire voir que ces qualités, d'ordre absolument secondaire et de valeur purement négative, ne suffisent plus à l'accomplissement des devoirs qu'imposent au clergé, à l'heure où nous sommes, la connaissance et l'entendement de la doctrine qui doit former la base du catholicisme vrai, de la religion réellement universelle.

J'estime que le problème religieux de notre époque, ainsi que je crois l'avoir déjà dit ici, fait un tout avec le problème social dont la solution s'élabore grâce au

concours de l'universalité des esprits, divers par les voies qu'ils suivent mais similaires par les aspirations qui les enflamment, et que les mots Religion et Socialisme, pris tous deux dans leur plus large et leur plus exacte acception sont d'une synonymie parfaite.

De cette identité de caractère entre le Socialisme véritable et la Religion vraie, je tire l'argument que, les qualités bourgeoises n'ayant rien pu pour la solution de la question sociale, les qualités privées du prêtre ne pourront rien pour la solution de la question religieuse. Ces qualités ou vertus, comme on voudra les appeler, étant purement négatives, leur pratique implique très souvent un vice radical occultement nourri dans le cœur de ceux qui les ont, pendant que les défauts qu'on leur oppose généralement comportent, par contre, une vertu cachée dont on ne sait pas toujours tenir suffisamment compte. Ces qualités maîtresses de la bourgeoisie et du clergé, — du tiers-état, — ne sont vraiment qu'à la portée des classes aisées, et, on a remarqué avec justesse, je crois, que la classe dirigeante qui s'agit et épargne, en détenant la richesse produite par le labeur collectif, est aussi celle qui tient la clé des marchés industriels et fournit la subsistance générale. En un mot, elle est maîtresse de la situation, et, pour y arriver, elle a pratiqué les vertus secondaires qui la distinguent de la classe besogneuse et exploitée. Aussi, l'a-t-on observé, son incessante activité dans le sens productif est le fruit de l'égoïsme ; l'économie, dans ce qu'elle a de plus étroit et de plus mesquin, est aussi le fruit de l'égoïsme ; les vertus domestiques, l'amour familial, poussés jusqu'à l'oubli de l'existence et des souffrances du prochain, sont fruits de l'égoïsme. " Mais, à mesure que l'on descend dans les couches profondes du peuple, dit le journal *l'Anti-Egoïste* (4 avril 1890), ces qualités disparaissent pour faire place aux vertus corrélatives : le travail opiniâtre et désintéressé, fruit de l'abnégation ; la prodigalité, fruit de l'abnégation ; l'imprévoyance, fruit de l'abnégation." J'ajoute : les pauvres ont pour vertu de ne savoir ni calculer ni finasser, et c'est pour cela que je les admire, que je les vénère et que je les aime, eussent-ils les vices les plus hideux de la terre !

Aux vertus négatives, d'un caractère purement privé, qui ont distingué jusqu'à présent les classes dirigeantes — clergé ou laïcité — il faut substituer les vertus positives, d'un caractère social, et la solidarité à l'individualisme.

Ces qualités d'ordre privé qui ont, dans le passé, fait la force des classes dites supérieures, et dont la perpétuation inaltérée fait aujourd'hui leur faiblesse, sont, disons-le tout de suite et sous toute réserve, purement pharisaïques ; mais on ne s'en est pas moins autorisé pour justifier toutes les infamies inhumaines que l'oppres-